

Joana Desplat-Roger *Walk the line*
Anonymes monument

« C'est ce qu'on appelle l'Événement ; la part dans tout ce qui arrive de ce qui échappe à sa propre actualisation. (...) Réel sans être actuel, idéal sans être abstrait. »

Gilles DELEUZE, *Qu'est-ce que la philosophie*, Minuit, p 147-148

Lise Chevalier nous invite à suivre une ligne de photographies qui « raconte » ce qui ne peut se « raconter » : elle est une ligne qui poursuit l'événement.

L'événement dans son sens général est ce qui joue de l'intempestif ; il est ce qui « arrive » soudainement et dont le surgissement bouleverse le champ dans lequel il s'inscrit. C'est pourquoi l'événement n'a aucune chance de laisser indemne l'homogénéité de notre zone d'espace-temps : il fait irruption dans un lieu inattendu et brise ainsi la linéarité du temps qui passe, pour en inventer un déroulement autre. L'événement, en s'imposant comme rupture, altère donc aussi notre perception continue du monde, et nous apparaît comme profondément insaisissable.

La photographie, quant à elle, traque l'instant : elle guette, immobilise ce qui nous semble « faire événement » - et en un sens elle l'arrache à la ligne du temps. De l'événement, Lise Chevalier confie des morceaux de miroirs brisés, avec lesquels elle recompose une ligne qu'il nous faut suivre.

L'événement artistique, celui de l'Anonymes Monument, ne témoigne donc pas seulement d'un « événementiel », d'une coïncidence étonnante entre l'espace de l'oeuvre et celui de l'« accident » tel qu'il aurait eu lieu, mais bien plutôt il crée l'événement. Ce dernier s'inaugure par un déclenchement : l'artiste s'inscrit dans un lieu dont elle va faire un espace défini en y portant une main-mise – comme nous en suggère d'ailleurs la présence initiatique du gant, qui semble signer de sa main l'artefact. A partir de là commence l'attente, une attente pleinement captive de ce qui va « arriver » de cet espace. La ligne du texte suit le mouvement de cette attente; elle porte la linéarité graphique d'un journal intime qui pourtant n'a absolument rien d'« intime », puisqu'il ne rapporte rien d'autre que l'événement tel qu'il est en train de se produire. Très vite, le gant a disparu des images : l'artiste devient la spectatrice de ce qu'elle a elle-même construit, l'événement semble déjà avoir échappé à toute emprise. La photographie capture, elle suture ce qu'il en reste – mais le doute est installé.

-
(reflexion)

-

Puisque l'événement échappe à lui-même, puisqu'il transfigure le lieu de son émergence tout en refusant de se laisser pleinement saisir par l'instantanéité de la photographie, alors il va falloir le reconstruire. Reconstruire le moment, mais surtout recomposer une ligne.

Le monument est construit à nouveau, mais en cela il devra prendre acte de ce qui lui échappe : la gravité impliquée par la transfiguration d'un lieu en un espace délimité par l'oeuvre, et dont ni l'oeuvre ni le lieu ne peuvent rester indemnes. Les photographies apparaissent alors comme des tentatives de « capture » de ce qui ne se laisse pas complètement saisir ; vestiges d'une traque éperdue de l'événement.

Le temps de l'attente du déroulement de l'événement, brisé dans sa linéarité par les moments de suspension et de réflexion de l'artiste, nous est révélé dans ses silences et ses interruptions propres: la ligne textuelle retrace un fil que nous devons suivre, prolongeant ainsi la forme subversive de la temporalité de l'événement.

Ainsi l'événement poursuivi par l'Anonymes Monument nous apparaît dans la nécessité de sa réalité : en marchant sur sa ligne, nous avons le sentiment que « quelque chose s'est passé », alors même que ce « quelque chose » ne répond en rien d'une « actualité » - mais du geste même de sa création.

Texte : Joana Desplat-Roger